



ments au citoyen premier Consul. C'est tout comme feu Sa Majesté Louis XV.

— Oui, oui, à quelque différence près ! dit Napoléon en souriant et en continuant tranquillement sa promenade.

Hélas ! le père Olivier ne jouit pas long-temps du bienfait qui était venu soulager sa vieillesse, car lorsqu'il vint à apprendre, le soir même, que c'était le premier Consul en personne qui lui avait donné cet or, qui lui avait promis un habit neuf, qui avait enfin causé avec lui, il éprouva un si vif transport de joie, qu'il mourut subitement d'apoplexie foudroyante, en s'écriant :

— Ah ! mon Dieu ! c'était lui !...

Si quelques historiens ont dépeint Napoléon comme un homme violent, c'est qu'ils ne l'ont jamais approché. Sans doute, absorbé qu'il était par les affaires de l'État, contrarié dans ses vues, entravé dans ses projets, il avait ses impatiences et ses inégalités de caractère ; mais, au fond, il était généreux. Dans ses mauvais moments on l'eût calmé facilement, si, loin de chercher à l'apaiser, quelques-uns de ses conseillers ne se fussent appliqués à exciter sa colère.

Après la condamnation de Georges Cadoudal et de ses complices

tous ceux des condamnés à mort qui se recommandèrent à la clémence de l'Empereur furent graciés.

Georges lui-même avait écrit à Murat, alors gouverneur de Paris une lettre fort digne, dans laquelle il sollicitait, non pas sa grâce, mais celle de ses compagnons. Dans cette lettre, que Napoléon lut attentivement, Georges offrait de se jeter le premier sur la côte d'Angleterre.

« Ce n'était, disait-il, que changer de genre de mort ; mais, du « moins, celle-là devait être utile à sa patrie. »

Cette supplique fut commentée en Conseil privé. Napoléon se montra tout d'abord disposé à pardonner ; mais des maladroits lui représentèrent que ce serait encourager les assassins et démoraliser les hommes chargés de défendre la vie du chef de l'État. L'échafaud fut donc dressé, et Georges périt avec neuf de ses complices. Cette sanglante exécution excita un sentiment de pitié général ; il fut plus vif peut-être chez Napoléon que chez aucun autre.

— Le dimanche suivant, tandis que la princesse Louis (la reine Hortense) était occupée, dans le petit *salon vert* de Saint-Cloud, à arroser les fleurs dont les jardinières de sa mère étaient toujours abondamment garnies, l'Empereur entra dans cette pièce sans être annoncé.

— Hortense, que faites-vous là toute seule et si matin ? demanda-t-il à sa belle fille, dont la physionomie, ordinairement si calme et si ouverte, semblait singulièrement attristée.

— Sire, répond la fille de Joséphine, un peu surprise de cette brusque apparition, Votre Majesté le voit bien.

— En effet, elle tenait encore à la main le petit arrosoir de vermeil dont se servait habituellement l'Impératrice.

— Et que fait-on chez ma femme ?

— Sire, on y pleure, et maman plus que toute autre.

— Comment ! on y pleure !.... Qu'y a-t-il donc ?.... Je veux le savoir.

A peine Napoléon est-il entré dans la chambre à coucher de l'Impératrice, que madame de Polignac, qui l'y attendait avec plusieurs dames, se jette à ses pieds et lui demande la grâce de son mari, condamné à mort dans la conspiration de Georges. La présen-

ce de madame de Polignac cause d'abord quelque étonnement à l'Empereur, qui, s'efforçant de la relever, lui dit :

— Je suis étonné, Madame, de trouver votre mari mêlé à une telle affaire. Ne s'est-il donc jamais souvenu d'avoir été mon camarade à l'École Militaire de Paris ?

Madame de Polignac, autant que ses sanglots peuvent le lui permettre, s'efforce d'éloigner de son mari toute idée de participation.

— Je puis pardonner à M. de Polignac, lui répond Napoléon, parce que ce n'est qu'à ma vie qu'il en voulait. Allez, Madame, et dites que c'est moi, son ancien camarade, qui lui fais grâce de la vie.

Et l'empereur sortit, avec un geste qui indiquait qu'il ne voulait pas qu'on l'accompagnât.

Le lendemain, ce dut être le tour de la sœur et de la tante de M. de Rivière. L'Impératrice s'était encore chargée de leur faciliter un libre accès auprès de l'Empereur, quoique la veille il eut répété à sa femme :

— Tu sais que je n'aime pas les scènes ; je ne veux voir aucun parent des condamnés. Ceux qui auront des grâces à solliciter n'auront qu'à m'adresser leurs demandes par écrit : j'ai donné des ordres en conséquence au grand-juge Regnier, et des instructions à Duroc.

Cette fois, ayant appris par une indiscretion de Joséphine que ces deux dames devaient se tenir aux aguets lorsqu'il irait présider le Conseil d'État, il approuva d'avance le recours en grâce de M. de Rivière.

Le général Lajolais avait été de même condamné à mort. Sa femme et sa fille furent aussitôt après le jugement, transférées de Strasbourg à Paris. En arrivant, madame Lajolais fut conduite à la Conciergerie ; et sa fille, sans ressource, fut réduite à implorer l'hospitalité de sa famille. Ce fut alors que cette jeune personne, âgée de quatorze ans et d'une beauté remarquable, déploya une présence d'esprit que l'amour filial seul peut donner dans un âge aussi tendre.

Un matin, elle sort de Paris avant le jour, à pied, seule, sans avoir fait part de sa résolution à personne, et se présente, tout en larmes, à la grille du château de Saint-Cloud.

Ce n'est qu'avec beaucoup de peine qu'elle parvient à la franchir ; mais, ne se laissant rebuter par aucun obstacle, elle arrive jusqu'à

un huissier de service, qui, par bonheur pour elle, était M. Dumoutiers, digne homme s'il en fut.

— Monsieur, lui dit-elle, on m'a promis que vous me conduiriez tout de suite auprès de madame la princesse Louis ; je ne vous demande que ce service, ne me le refusez pas !

— Qui donc vous a fait cette promesse, Mademoiselle ? Avez-vous obtenu une audience ?

— Hélas, non, Monsieur ; mais je viens demander à l'Empereur la grâce de mon père : il est condamné à mort.

M. Dumoutiers refuse d'abord de se mêler de cette affaire ; mais enfin, ému par les larmes et les prières de la jeune fille, il prend sur lui d'aller trouver madame Louis.

Celle-ci, craignant d'exciter le mécontentement de son beau-père, descend chez sa mère pour lui demander conseil ; mais aux premiers mots elle est interrompue par Joséphine, qui lui dit :

— Je suis désolée, ma chère enfant, de ne pouvoir rien faire pour cette pauvre créature ; Bonaparte est parti pour la chasse ce matin ; dis-lui qu'elle revienne.

— Mais, maman, d'ici là son père sera peut-être exécuté.

— Demain, te dis-je amène-moi ta protégée ; nous aviserons au moyen de la placer sur le passage de Bonaparte. Quelle tournure a-t-elle ?

— Elle est charmante. Je n'ai jamais vu de personne plus intéressante.

— Je veux la voir... Il faut que tu la gardes avec toi, ou, plutôt renvoie-la, parce que si on était instruit de sa présence ici, tout pourrait manquer. Qu'elle revienne demain à dix heures.

Madame Louis garde mademoiselle Lajolais jusqu'au lendemain, en la cachant soigneusement à tous les yeux ; elle ne met dans sa confiance que mademoiselle Augué, qui était bien plus son amie que sa première femme de chambre, et le lendemain matin, en descendant chez sa mère, elle la prévient que mademoiselle Lajolais vient d'arriver à Saint-Cloud.

— Conduis-la dans la petite galerie, lui dit Joséphine ; elle épiera le moment où Bonaparte entrera au Conseil ; il ne peut faire autrement que de passer par là en sortant de son cabinet. De mon côté, je ferai en sorte d'arriver en même temps que lui.

Enfin, à midi, un huissier annonce : *l'Empereur !*... Madame Louis se tenant à l'écart, désigne des yeux à sa protégée Napoléon, qui, entouré de quelques officiers de sa maison, s'avance à pas lents dans la galerie. Aussitôt que mademoiselle Lajolais l'aperçoit, elle s'élançe au-devant de lui, et se précipitant à ses pieds :

— Grâce ! Sire, grâce pour mon père ! s'écrie-t-elle.

Napoléon, surpris de cette brusque apparition, s'arrête, et jetant un regard sévère à sa belle-fille ainsi qu'à Joséphine, qui vient d'entrer dans la galerie par la porte opposée :

— Encore, fit-il d'un ton d'impatience ; j'avais pourtant dit que je ne voulais plus de ces choses-là !

Et, se croisant les mains sur le dos, il tourne la tête, allonge le pas et se dispose à passer outre ; mais mademoiselle Lajolais se traîne aux genoux de l'Empereur, et ce fut alors que commença une scène vraiment déchirante.

— Laissez-moi, Mademoiselle, lui dit d'abord Napoléon en la repoussant avec humeur. Je saurai qui a osé vous introduire ici malgré ma défense.

— Ah ! Sire, grâce, grâce !... C'est pour mon père !

Alors se retournant brusquement, Napoléon examine la suppliante avec plus d'attention, et lui dit d'un ton bref :

— Comment s'appelle votre père ? qui êtes-vous ?

— Sire, je suis mademoiselle Lajolais ; mon père va mourir.

— Ah ! oui, je sais ; mais, Mademoiselle, c'est pour la seconde fois que votre père se rend coupable d'un attentat contre l'État. Je ne puis rien accorder !

— Hélas ! Sire, je le sais bien, lui répond la pauvre enfant dans son ingénuité ; mais la première fois, papa était innocent, et aujourd'hui, Sire, ce n'est pas justice que je vous demande : c'est grâce. Grâce pour lui !

A ces mots, l'Empereur, profondément touché, prend les petites mains de mademoiselle Lajolais, et, les pressant dans les siennes, lui dit d'une voix entrecoupée :

— Eh bien ! oui, mon enfant, je lui fais grâce à cause de vous ; mais c'est assez, relevez-vous, Mademoiselle, et maintenant laissez-moi.

Il était temps que Napoléon se retirât. L'émotion chez lui était

arrivée au comble, surtout lorsqu'il avait vu mademoiselle Lajolais tomber lourdement sur le tapis, en proie à une violente attaque de nerfs.

Les soins que l'Impératrice et sa fille lui prodiguèrent la rappèrent bientôt à la vie ; et, quoique épuisée de fatigue, elle supplia encore Joséphine et sa protectrice de la laisser partir sur-le-champ pour Paris. Celles-ci la confièrent à M. Lavalette, alors aide-de-camp de l'Empereur, et à sa femme, dame d'atours de l'Impératrice, qui l'accompagnèrent jusqu'à la Conciergerie.

Arrivée dans le cabinet où le prisonnier est enfermé, la jeune fille se jette au cou de son père pour lui annoncer la grâce tant désirée. Sa joie et ses sanglots lui ôtent la parole, elle ne peut que pousser des cris étouffés. Tout à coup ses yeux se ferment, ses genoux fléchissent, et encore une fois elle tombe privée de connaissance dans les bras de madame Lavalette.

Hélas ! quand elle reprit ses sens, elle avait perdu la raison : mademoiselle Lajolais était folle.

Le soir même l'Empereur apprit ce nouveau malheur :

— Pauvre enfant !... murmura-t-il bien bas. Puis, essayant furtivement une larme qui coulait sur sa joue, il ajouta : Un père qui a une pareille fille est encore plus coupable : j'aurai soin d'elle et de sa mère.

\* \* \*

De toutes les dignités, de tous les emplois que Napoléon créa et accorda auprès de sa personne dès son avènement à l'Empire, il n'en était pas qui fût plus envié par les officiers-généraux de son armée que celui d'aide-de-camp.

Il n'est pas jusqu'à cette foule de princes étrangers qui venaient assidûment quêter un de ses regards, une de ses paroles, qui n'eussent ambitionné l'honneur d'être attaché, en cette qualité, à la maison militaire de l'Empereur.

« Messieurs (disait-il à Sainte-Hélène un matin que la conversation s'était engagée à ce sujet), lorsque j'eus créé la Confédération du Rhin, les souverains qui en faisaient partie ne doutèrent plus que je ne fusse prêt à renouveler pour moi l'étiquette et les formes du Saint-Empire romain ; tous, jusqu'aux rois mêmes, se montrèrent empressés de former ma maison, mon cortège, et de devenir, l'un

« mon grand panetier, l'autre mon grand échanton, etc. ; mais le plus grand nombre n'aspirait qu'à un emploi, et, le croiriez-vous?... « c'était celui d'aide-de-camp ! Alors ces princes avaient envahi les Tuileries : ceci est à la lettre, ajouta Napoléon en regardant fixement ses auditeurs. Ils encombraient mes salons, modestement confondus au milieu de vous autres. Il est vrai qu'il en était même des Italiens, des Espagnols, des Portugais; et même, chose plus incroyable encore ! il n'est pas jusqu'au prince Léopold de Cobourg \* qui ne m'ait sollicité pour que je le prisse au nombre de mes aides-de-camp. Je ne sais ce qui s'est opposé à sa nomination. Et puis, ajouta-t-il en hochant la tête, qu'on vienne nous dire ce qui est heur ou malheur dans la vie des hommes ! »

Il est de fait que Napoléon avait jeté sur ses aides-de-camp un tel prestige, qu'il leur avait donné une telle importance en se faisant quelquefois représenter par eux comme ambassadeurs, en les envoyant souvent aux souverains de l'Europe pour traiter de gré à gré avec eux des graves intérêts de la paix ou de la guerre, qu'il était tout naturel que ce grade fût considéré, dans l'armée, comme le premier de tous.

Dans le cours de sa carrière militaire, Napoléon a eu plus de quarante aide-de-camp, ce qui fit dire malignement à Louis XVIII, un jour qu'il causait avec Rapp :

— Je ne connais pas dans l'histoire, ancienne ou moderne, de monarque, de héros, de conquérant, qui ait fait une plus prodigieuse *consommation* d'aides-de-camp que Bonaparte.

La remarque était juste ; cependant aucun d'eux n'abandonnait jamais ce poste honorable que pour devenir maréchal de l'Empire, ministre, ambassadeur ou même roi, à moins qu'il ne fût tué sur le champ de bataille, ce qui arrivait quelquefois. Un général demandant au comte de Lobau (Mouton) ce qu'il fallait faire pour devenir aide-de-camp de l'Empereur :

— La chose la plus facile, lui répondit celui-ci ; il faut tâcher de se faire tuer à toutes les occasions, et ne pas réussir.

Napoléon aimait ses aides-de-camp comme un père aime ses enfants ; aussi tous se seraient-ils fait tuer volontiers pour lui prouver leur reconnaissance. L'Empereur le savait. Rapp, entre autres, fut

\* Premier roi des Belges.

peut-être celui de tous pour lequel ce sentiment se manifesta avec le plus d'abandon : il lui pardonnait quelquefois des excès de franchise qui eussent valu à tout autre une disgrâce complète.

— Que voulez-vous ? disait-il, c'est un frondeur, une mauvaise tête ; mais il a bon cœur et je crois qu'il m'aime bien.

Entre autres exemples, nous ne rappellerons que le suivant : Quelques jours après la bataille de Wagram, Napoléon jouait un soir au vingt-et-un avec ses aides-de-camp. Il aimait beaucoup ce jeu ; il s'amusait à tricher et riait de ses supercheries ; il avait devant lui une grande quantité d'or qu'il étalait avec complaisance sur la table.

— N'est-ce pas, Rapp, dit-il en lui montrant ce monceau de pièces de vingt francs, que les Allemands aiment bien ces petits *napoléons-là* ?

— Oui, Sire, bien plus *le grand* !

A cette réplique, l'Empereur regarda ses aides-de-camp d'une façon singulière, et dit après un silence :

— Voilà, j'espère, ce qu'on peut appeler de la franchise germanique.

Deux aides-de-camp étaient ordinairement de service auprès de Napoléon : l'un d'eux ne le quittait pas plus que son ombre ; l'autre, en remplaçant son camarade le lendemain, recevait les instructions de ce dernier.

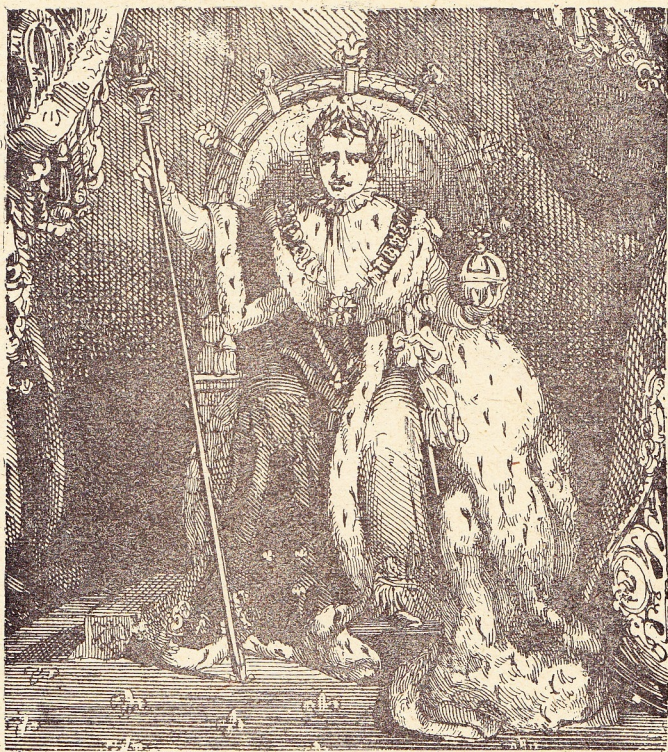
Celui-ci avait sans cesse un cheval tout sellé et une voiture attelée dans une des remises du palais, pour être à même d'exécuter sur-le-champ les ordres que l'Empereur pouvait avoir à lui donner ; et, du moment où Napoléon était couché, il devenait plus spécialement chargé de la garde de sa personne.

Il se tenait dans la pièce voisine de celle où reposait le maître. On lui dressait un lit de camp portatif, qui était lestement enlevé le matin, dès qu'on présumait que l'Empereur était éveillé. On sait qu'il lui arrivait souvent de faire appeler ses secrétaires et même ses ministres pendant la nuit ; dans ce cas, l'aide-de-camp demandait la voiture, allait chercher à son hôtel la personne désignée, et l'annonçait.

En campagne, l'aide-de-camp de service couchait sur un tapis ou sur une peau d'ours dont Napoléon s'enveloppait dans sa voiture, ou enfin sur une botte de paille qu'il était souvent forcé de partager avec le premier valet de chambre de l'Empereur.

Quant à Napoléon, il reposait habituellement sur son petit lit de





fer (à moins qu'il ne couchât sur le champ de bataille, parce qu'alors lui et ses aides-de-camp s'arrangeaient comme ils pouvaient); mais, dans le premier cas, à peine ceux-ci commençaient-ils à s'endormir que l'Empereur appelait :

— Constant!... Hé! monsieur Constant!... réveillez-vous donc!

— Sire! répondait aussitôt celui-ci en se mettant sur pieds.

— Qui est de service?

— Le général *un tel*, Sire.

— Dites-lui de venir.

Si l'aide-de-camp était là, il entrait immédiatement car sa toilette n'était pas longue à faire, attendu qu'il ne se déshabillait jamais; sinon, Constant allait le chercher et l'amenait.

— Vous allez vous rendre auprès de *tel* corps, commandé par *tel* maréchal, lui disait-il; il doit être à présent à *tel* endroit. Je ne veux pas que vous preniez par *tel* ou *tel* chemin. Vous lui enjoindrez d'envoyer *tel* régiment dans *telle* position; après quoi vous pousserez en avant pour vous assurer de celle de l'ennemi, et vous reviendrez

m'en rendre compte. Surtout, ajoutait-il dans ces sortes de recommandations, prenez garde de vous faire *pincer*. Je vous attends.

L'aide-de-camp montait à cheval, exécutait ces ordres à la lettre et revenait, non sans qu'on eût tiré sur lui quelques coups de fusil, qui, par bonheur et grâce à l'obscurité de la nuit, ne l'atteignaient que rarement. Puis, lorsqu'il avait rendu compte de sa mission et qu'il avait vu Napoléon faire mine de se rendormir, il allait lui-même se jeter sur sa paille accablé de sommeil et de fatigue ; mais un quart d'heure après :

— Constant !... criait de nouveau l'Empereur.

— Sire ! répondait celui-ci en se réveillant en sursaut.

— *Un tel* (l'aide-de-camp) est-il là ?

— Oui, Sire.

— Dites-lui qu'il vienne.

L'aide-de-camp se présentait comme la première fois.

— Allez chercher le prince de Neufchâtel.

Le major-général, dont la tente était toujours dressée à quelques pas de celle de l'Empereur, se jetait à bas du lit, s'habillait à la hâte et arrivait avec empressement.

Souvent ce dérangement avait lieu plusieurs fois dans la même nuit ; mais vers le matin, Napoléon s'endormait presque toujours, et ses officiers ne tardaient pas à faire de même, à moins que ce ne fût la veille ou le lendemain d'une bataille, parce que ces jours-là le sommeil était prohibé au quartier-général.

A l'armée, les aides-de-camp de l'Empereur faisaient le service de chambellans, ce qui ne les empêcha jamais d'augmenter, sur le champ de bataille, la part de gloire qu'ils surent tous acquérir au prix de leur sang.

La mort de Paul I<sup>er</sup> avait rendu au cabinet de Saint-James toute l'influence qu'il avait exercée jadis sur ceux de l'Europe, et plus particulièrement sur celui de St-Pétersbourg. La politique anglaise, si bien servie par l'événement qui avait ensanglanté le palais des Czars entraînait le jeune Alexandre dans un système d'hostilité contre Napoléon et son nouvel empire.

Quoi qu'il en soit, ce dernier, dans la prévoyance d'une rupture prochaine avec la Russie, voulut inspecter l'armée qu'il avait commencé de rassembler sur les côtes de la Manche, et disposer ses sol-

dats à une nouvelle campagne continentale, tout en paraissant menacer ses adversaires d'outre-mer.

Dans ces sortes d'occasions, il arrivait à Boulogne au moment où on l'y attendait le moins, parcourait les divers camps, et était déjà de retour dans son cabinet des Tuileries, que ceux qui étaient à Boulogne le croyaient encore au milieu d'eux.

Il partait ordinairement de Paris à une ou deux heures du matin, déjeûnait à Beauvais, dînait à Abbeville, et arrivait le soir même ou le lendemain, avant le jour, à Boulogne. Napoléon faisait habituellement ce trajet en vingt-cinq heures, y compris les temps de repos. Ceux qui l'escortaient étaient d'autant plus harassés, qu'à peine descendu de voiture, il montait à cheval et y restait quelquefois jusqu'à la nuit. Il ne rentrait pas au quartier-général qu'il n'eût visité le moindre atelier, qu'il n'eût parlé à tous les chefs des nombreux services qu'il organisait en même temps.

Cette fois, il partit de Saint-Cloud le 18 Juillet 1804, deux jours après la cérémonie qui avait eu lieu aux invalides à l'occasion des nouveaux drapeaux qu'il avait donnés à l'armée.

Les troupes qui étaient à Boulogne s'occupaient encore des préparatifs de la réception qu'elles voulaient lui faire (car l'Empereur avait annoncé qu'il irait lui-même distribuer les croix de la Légion-d'Honneur à l'armée de Boulogne), lorsqu'elles l'aperçurent tout-à coup monté sur une petite barque, au milieu du port.

Il examinait les travaux, encourageait les ouvriers, et pressait les ingénieurs en leur disant d'un ton d'humeur :

— Messieurs, nous n'en finirons jamais !

Son incroyable activité semblait l'avoir multiplié : on le voyait partout. Presque toutes les troupes qui étaient en France avaient été réunies en divisions et cantonnées sur les côtes, depuis l'embouchure de l'Escaut jusqu'à celle de la Seine.

L'armée de Boulogne se composait alors d'environ 150,000 hommes d'infanterie et de 80,000 cavaliers. Ces soldats avaient été répartis dans quatre camps principaux : le *camp de droite*, le *camp de gauche*, le *camp de Vimereux* et le *camp d'Ambleteuse*.

Les troupes ainsi rassemblées avaient été occupées et disciplinées à la manière des Romains ; chaque heure avait son emploi : le soldat quittait son fusil pour prendre la pioche. Les ponts-et-chaussées a-

vaient eu d'immenses travaux à faire. On avait creusé le port, construit une jetée et un pont de hallage, et ouvert d'immenses bassins pour recevoir les bâtiments de la flottille.

Dans un de ces bassins, que Napoléon visita le lendemain de son arrivée, un jeune soldat de la garde, enfoncé dans la vase jusqu'aux genoux, tirait de toutes ses forces, sans pouvoir la dégager, une brouette encore plus embourbée que lui.

Il jurait en véritable charretier embourbé, lorsqu'il aperçut, à quelque distance derrière lui, l'Empereur accompagné de Berthier. Aussitôt il se mit à chanter d'un ton sentimental le rondeau d'un opéra-comique alors fort en vogue à Paris, et qui finissait ainsi :

« Vous qui protégez les amours,  
Venez, venez à mon secours. »

Napoléon ne put s'empêcher de sourire ; il fit signe au soldat de venir à lui. Celui-ci accourut en passant coquettement ses doigts dans ses cheveux pour se donner un air présentable.

— Ah ! ah ! monsieur le troubadour ; de quel pays êtes-vous ? lui demanda-t-il.

— De Paris, sire.

— Je l'aurais parié. Vous êtes dans ma garde à ce que je vois : dans quel régiment et depuis quand ?

— Dans le premier de grenadiers, et Sire, depuis que vous êtes Empereur.

— En ce cas, jeune homme, il y a trop peu de temps pour que je vous fasse sous-officier, n'est-ce pas ?

— Sire, Votre Majesté en a cependant le droit ; elle a même ce lui de me faire officier.

— Le croyez-vous ?

— Parole d'honneur, Sire, reprit le soldat avec un sérieux imperturbable et en portant le revers de la main à son front.

— Eh bien ! moi, je n'en suis pas certain, répliqua l'Empereur en lui rendant ironiquement son salut par un léger signe de tête ; mais conduisez-vous bien, ne faites pas tant de roulades, et je vous ferai nommer sergent l'année prochaine ; après cela, si vous avez de l'ambition et que vous vouliez l'épaulette, c'est sur le champ de bataille que vous la trouverez ; c'est là que j'ai ramassé les miennes, moi !

je ne vois pas pourquoi je vous favoriserais plus qu'on ne m'a favorisé jadis.

— C'est juste, fit le soldat avec un geste de conviction. Cependant Sire, vous n'avez pas trop à vous plaindre.

— Je ne me plains pas trop non plus ; Berthier, ajouta Napoléon en s'adressant au major-général, prenez le nom de ce jeune homme ; vous lui ferez donner cinquante francs pour faire nettoyer son pantalon. Puis, se retournant du côté de son protégé, il reprit avec un demi-sourire : Êtes-vous content, monsieur le Parisien ?

— Très-content, Sire, répondit le jeune soldat en saluant à la manière des gens du monde.

Et Napoléon continua tranquillement sa promenade au bruit des acclamations que poussaient les travailleurs accourus sur son passage.

Ce fut pendant ce séjour de l'Empereur à Boulogne que l'on vit s'achever, comme par enchantement, tous les établissements maritimes d'un grand port. On forma des magasins, on amassa des munitions. Jamais tête humaine ne conçut de projets si vastes, et surtout n'en fit marcher simultanément les différentes parties avec tant d'activité, d'ensemble et de précision.

On construisit les bâtiments en même temps qu'on fonda l'artillerie, qu'on fila les cordages, qu'on tissa les voiles.

Napoléon avait fait louer l'année précédente, à une demi-lieue de la mer, un petit château appelé le *Pont de Briques*, qui se trouvait sur la route de Paris. Il avait fait faire de nombreuses réparations à cette habitation.

Dans les travaux de terrassement que l'on exécuta à l'entour, on trouva quelques médailles de Guillaume le Conquérant, et l'on découvrit, un peu plus loin vers le rivage, les restes d'un ancien camp de César et d'une hache romaine.

Napoléon, toujours superstitieux, tira un heureux présage de cette trouvaille, et ordonna qu'on élevât à cette place sa baraque qu'il devait habiter, destinant le château à l'établissement du quartier-général.

Cette baraque, construite par M. Sordi, ingénieur en chef, était en planches comme les baraques d'un champ de foire, avec cette différence cependant, que les planches étaient soigneusement jointes au dehors, et artistement peintes au dedans.

Elle avait en outre l'avantage de pouvoir se démonter et se remonter en une heure de temps, de sorte que Napoléon eût pu, à volonté, la faire charger sur une charrette pour la transporter ailleurs.

Quant à sa forme, elle ressemblait à un carré long. Un treillage en bois régnait tout autour. Elle était éclairée de jour par huit fenêtres latérales, et de nuit par des réverbères placés à dix pieds de distance les uns des autres. La pièce principale était au milieu ; elle servait de salle de conseil et faisait face à la mer.

On y voyait une grande table ovale, recouverte d'un tapis de drap vert uni, avec un modeste fauteuil à bras pour l'Empereur. Sur cette table étaient une demi douzaine de flambeaux de cuivre doré garnis de bougies, du papier de toute dimension, une écritoire et une poudrière en bronze, avec quelques plumes taillées et jetées çà et là.

Une immense carte des côtes de la Manche était suspendue en face de la fenêtre. Tel était le mobilier de cette salle principale où Napoléon seul pouvait s'asseoir.

Ses maréchaux, ses amiraux, ses généraux se tenaient debout devant lui, lorsqu'ils étaient appelés à des conseils, qui duraient quelquefois deux ou trois heures, et n'avaient d'autre appui pour se reposer, que la poignée de leur sabre.

A droite de cette pièce était la chambre à coucher de l'Empereur, fermée seulement par une petite porte vitrée. Là se trouvait un petit lit en fer de trois pieds de large, entouré d'un rideau en florence vert, fixé au plafond par un grand anneau.

Sur ce lit, deux matelas et un sommier de crin, avec un traversin très-haut et très-dur. Il n'y avait pas d'oreiller, Napoléon ne s'en servit jamais qu'à Saint-Hélène, encore l'usage lui en fut-il ordonné par Antomarchi, son médecin, et seulement quelques jours avant sa mort. Deux couvertures avec un couvre-pied piqué et ouaté garnissaient ce lit, devant lequel étaient placées deux chaises de paille, l'une au pied, l'autre à la tête.

A la croisée et à la porte vitrée étaient adaptés des petits rideaux semblables à celui du lit. Devant la croisée, un télescope de cinq pieds de long sur quatorze pouces de diamètre, monté sur un pied d'acajou.

A côté du lit, à droite, une petite table recouverte d'une serviette

blanche, sur laquelle étaient posés une cuvette et un pot à eau en vermeil, et quelques ustensiles de toilette d'une richesse et d'un travail exquis.

Sur un tabouret, à gauche du lit, une petite cassette en forme de malle, dans laquelle était le linge de corps de l'Empereur, avec un habillement complet ; au-dessus et accroché à une patère, un seul chapeau de rechange, déformé et usé, que Napoléon mettait de préférence lorsqu'il faisait quelque course dans les camps ou en rade.

Il perdait souvent ce chapeau, soit qu'il fut emporté par le vent, soit qu'il tombât dans la mer ; mais chaque fois on le lui rapportait fidèlement, comme un objet que nul n'eût osé s'approprier, dans la crainte de commettre un sacrilège.

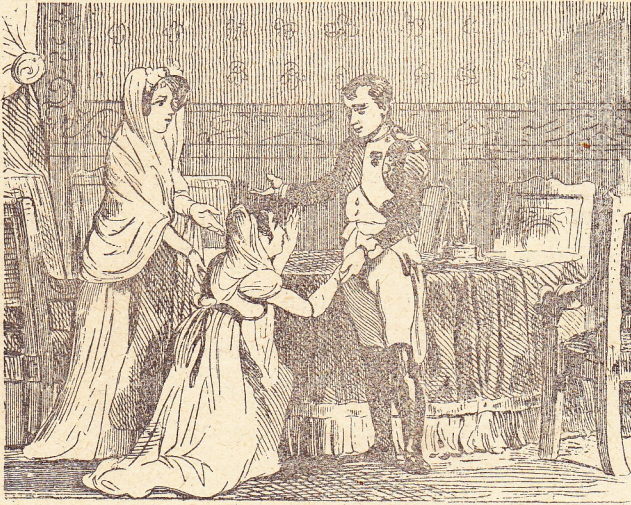
De l'autre côté de la salle du conseil, et parallèle à la chambre à coucher, était le salon, qui servait de salle à manger, avec une office prise sur la largeur de la pièce et meublée avec la même simplicité.

Au dehors et derrière la baraque, étaient construites deux cabanes, servant l'une de cuisine, l'autre de logement aux gens de service. Lorsque l'Empereur avait du monde à dîner, ce qui arrivait presque tous les jours, *Réchaud* ou *Fourneau* (tel était le nom véritable, quoique fort étrange, de ses deux premiers maîtres-d'hôtel), donnaient eux-mêmes de leur personne et ne dédaignaient pas de mettre la main aux casseroles ; dans ce cas, secondés par deux aides, ils fonctionnaient en plein air, à moins que le temps ou la violence du vent ne s'y opposât.

Un jour, en effet, un coup de vent venu de la mer enleva toute la batterie de cuisine, y compris un jeune marmiton appelé Bordier, qu'il fut impossible de retrouver, quoique l'Empereur l'eût fait chercher partout. Ce ne fut qu'en 1814 qu'on sut ce que le malheureux était devenu dans cette bourrasque : il était devenu... chef de cuisine de lord Wellington, en Angleterre !

Quant à la cave, elle était au *Pont de Briques*, et sous la surveillance spéciale de M. Phfister, contrôleur en chef, le même qui, plus tard, dans un accès de fièvre chaude, se pendit dans le grand escalier du *corridor noir*, aux Tuileries.

La baraque de l'amiral Bruix était à cent pas environ de celle de Napoléon ; quoique beaucoup plus petite, elle offrait la même dis-



tribution, mais elle contrastait singulièrement par son élégance et la richesse de son ameublement : on eût dit de l'appartement d'une petite maîtresse.

Entre ces deux baraques s'élevait le sémaphore des signaux, sorte de télégraphe maritime qui faisait manœuvrer la flotte.

Un peu plus loin on voyait la baraque du maréchal Soult, construite en forme de hutte sauvage, éclairée par le haut et couverte en chaume ; et enfin sur la même ligne, une dernière baraque, celle de M. Decrès, ministre de la marine, façonnée de même que celle du maréchal, mais plus petite et par conséquent plus incommode ; de loin, cette baraque ressemblait à un énorme éteignoir.

De sa chambre à coucher, à l'aide de son télescope, l'Empereur pouvait observer toutes les manœuvres navales, et lorsque le temps était clair, il voyait distinctement le château de Douvres et la garnison qui l'occupait.

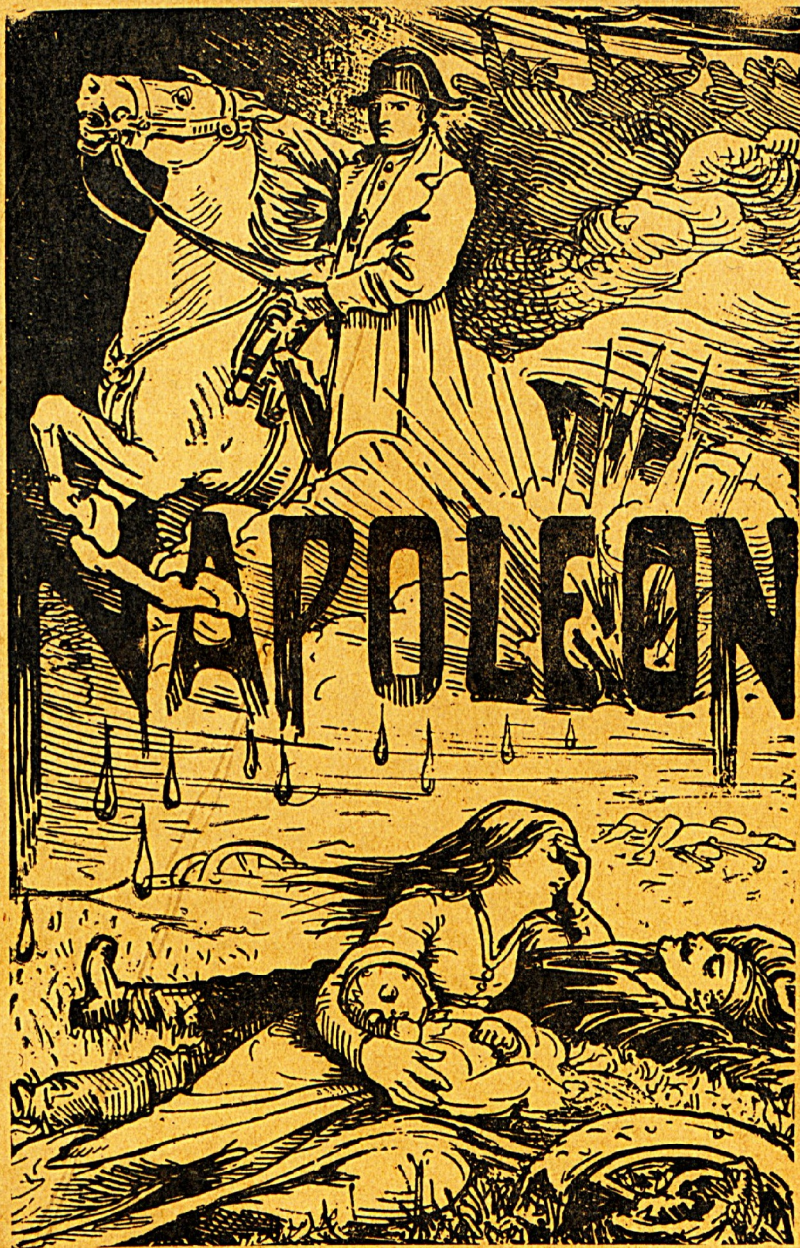
Les grenadiers à pied, concurremment avec les marins de la garde, faisaient le service des baraques et du quartier-général.

Non loin du sémaphore se trouvait la *Tour d'Ordre*, batterie formidable, composée de six mortiers, de six obusiers et de douze pièces de vingt-quatre.

Ces six mortiers, du plus gros calibre qu'on eût jamais fondu, avaient seize pouces d'épaisseur ; ils portaient une charge de quaran-



# NAPOLEON



L. OPDEBEEK — EDITEUR — ANVERS

PAUL BELETTE

# NAPOLÉON

SA VIE, SES GUERRES

---

**5° EDITION**

---



L. OPDEBEEK

— ÉDITEUR —

ANVERS